

Des mots qui restent

Entretien avec Nurith Aviv

Nurith Aviv est une réalisatrice et directrice de la photographie franco-israélienne née en 1945 à Tel-Aviv. Elle a réalisé une quinzaine de films documentaires en faisant des langues un terrain de recherche personnel et cinématographique privilégié. C'est notamment le cas de son dernier film, *Des mots qui restent*¹.

PROPOS RECUEILLIS PAR LILIANE GUIGNIER

Vous avez consacré votre vie à faire des films sur les langues. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'elles évoquent pour vous ?

Je n'ai pas consacré ma vie à faire des films car je n'ai débuté la réalisation qu'il y a vingt ans ! J'ai été d'abord chef opératrice mais je préfère « directrice de la photo », c'est-à-dire que j'ai fait de l'image de fiction et de commentaires pour d'autres réalisateurs. J'ai toujours considéré que ce métier de directrice de la photo était un métier de traducteur, et cela signifiait pour moi de passer de la langue écrite du scénario à la langue de l'image et de la lumière.

Mon premier film, *Circoncision*, est sans doute précurseur des films sur les langues, je l'ai fait en 2000. *Mila* en hébreu

signifie la « circoncision » mais aussi le « mot ». J'ai pris dans ce film l'exemple du couple mixte car la question se pose davantage au sein de ces couples. Continue-t-on à transmettre la circoncision et la langue maternelle ?

Quand j'ai réalisé en 2003 mon film *D'une langue à l'autre*, je n'avais pas le projet à long terme de consacrer ma vie à faire des films sur les langues. Mais un film en a amené un autre. Par exemple,

¹ Nurith Aviv fut la première femme directrice de la photographie reconnue en France par le Centre national du cinéma (CNC). Elle a été en charge de l'image d'une centaine de films, entre autres pour Agnès Varda, René Allio, Jacques Doillon et Amos Gitai. Elle a été lauréate du prix Édouard Glissant en 2009 et du Grand Prix de l'Académie française en 2019. Une rétrospective de ses films lui a été consacrée en 2015 au Centre Pompidou.

l'idée et le matériau du film *Langue sacrée, langue parlée* m'est venue au moment de la réalisation du film *D'une langue à l'autre*. Je suis arrivée à *Yiddsih* par le film *Signer*. On dit que les langues de signes ne sont pas de vraies langues et qu'elles n'ont pas de grammaire, ce qui est évidemment faux comme pour le yiddish pour lequel on avait coutume de dire la même chose. Il y a une vraie continuité mais pas de projet initial bien déterminé. Cette construction, car il s'agit bien de cela, s'est faite film après film. Ce n'était pas non plus mon rêve d'être réalisatrice mais cela s'est fait par

association d'idées et d'événements.

Je raconte dans mon film *D'une langue à l'autre* que je suis née à la fin de la Seconde Guerre mondiale à Tel-Aviv, la première ville hébraïque. Il y avait dans cette ville un

véritable foisonnement de langues. Les adultes parlaient allemand, polonais, russe, arabe, espagnol, yiddish... Certains s'efforçaient de parler hébreu chez eux mais c'était un hébreu teinté d'accent et souvent pauvre et approximatif. S'ils parlaient un hébreu correct, ils étaient professeurs, ou du moins je le croyais ! Aussi, petite, mon grand jeu était de deviner quelle langue parlaient les gens ; je voulais à tout prix le deviner, et encore aujourd'hui quand je suis dans un aéroport et que j'entends une langue que je ne reconnais pas, j'essaie de savoir de quelle langue il s'agit ou je questionne pour le savoir. J'étais très récemment à Auvers-sur-Oise (la ville de Van Gogh) où j'ai croisé des gens qui parlaient une langue qui m'était étrangère, il s'est avéré que c'était du kurde. Je leur ai raconté grâce aux moyens de traduction qu'offrent nos téléphones qu'il y avait

une langue judéo-araméenne chez les Juifs qui habitaient le nord du Kurdistan.

Mon grand jeu était de deviner quelle langue parlaient les gens



Nurith Aviv.

Pensez-vous que les langues structurent la pensée ?

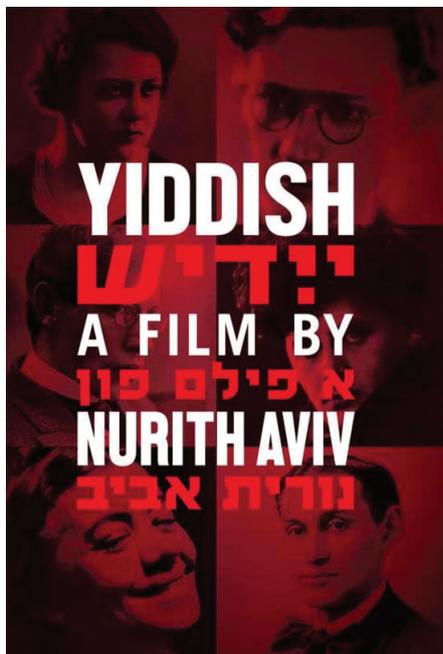
Est-ce que la pensée structure la langue ou l'inverse ? Quand et à quel moment ? Je ne suis pas une spécialiste mais je dirais que ce qui m'intéresse, c'est le va-et-vient entre la pensée et la langue, et l'inverse. J'ai vu récemment le film *Chercheurs d'orgues*, de Pascale Bouhénic et Bernard Foccroulle, dans lequel un organiste dit que l'on joue différemment selon sa langue maternelle, et je trouve cela extraordinaire ! Je ne sais pas, ou plutôt je ne veux pas savoir, si la langue structure la pensée : ce qui me motive c'est la dynamique. Je crois même que l'on ne doit pas chercher l'origine, car on ne la connaît pas, et c'est précisément cette absence qui m'intéresse ! On ne peut être que dans la mythologie et le fantasme, et je travaille autour de cela !

Qu'avez-vous voulu dire avec votre film *Yiddish* ?

Je ne fais pas de film à messages. Je n'ai pas de messages à délivrer a priori mais j'ai une idée du film que je veux faire. Je ne fais pas non plus de films didactiques avec une vérité, ce sont plutôt des variations autour d'un sujet. C'est au fur et à mesure de la préparation du film et du tournage que mon sujet se compose, prend forme, se structure et s'approfondit. Pour *Yiddish*, par exemple, ce que je voulais vraiment c'était parler de la poésie yiddish d'avant-garde, dont peu de gens ont entendu parler.

Personnellement, je connaissais surtout des poèmes d'Avrom Sutzkever et certains autres poèmes, mais c'est dans le processus de création et de préparation du film que j'ai découvert cette poésie extraordinaire (qui n'est en grande partie pas traduite), et aussi avec mes protagonistes. Il y a des poètes et des poétesses inconnus du grand public qui ont écrit des poèmes d'avant-garde et à aucun moment ces poètes ne mentionnent qu'ils sont juifs. Bien sûr, dans les poèmes, la condition juive disparaît mais le mot « juif » n'est jamais dit en tant que tel, et c'est peut-être encore plus fort selon moi.

La poésie de ces années d'entre-deux-guerres était universelle et intimiste à la fois, en relation avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque. Les poètes étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre. Le « Yiddishland » n'était pas un pays, mais une langue.



J'avais aussi envie que les jeunes gens qui en parlent dans mon film aient l'âge des poètes. Les jeunes que j'ai rencontrés dans les centres culturels yiddish étaient amoureux de la poésie et de la langue et avaient envie de raconter leur passion pour la poésie yiddish écrite et pour les auteurs. Précision importante : pour aucun d'entre eux, le yiddish n'a été la langue maternelle et aucun même ne l'avait entendu à la maison. Il se trouve aussi tout à fait par hasard que la moitié d'entre eux n'est pas juive et que cette moitié est féminine. Cela s'est révélé un formidable élan

créatif sur la culture yiddish. Tout le monde s'attendait à un film sur la nostalgie et le *shtetl*, il n'y a rien eu de tout cela et on a pu dire à l'occasion de mon film « la surprise c'est que le yiddish est la langue du futur ». Cette poésie était écrite pendant l'entre-deux-guerres et avant la Shoah. Dans mon film, chaque protagoniste évoque le poète qu'il aime, par exemple Karolina Szymaniak parle de Debora Vogel. Dernièrement, mon amie Batia Baum a traduit tout Debora Vogel en français. Pour Karolina comme pour certains autres Polonais, cette poésie yiddish n'appartient pas uniquement à un passé juif mais elle permet de se situer face au présent et elle fait partie intégrante du patrimoine polonais.

Dans *Des mots qui restent*, vous évoquez ces langues que l'on ne parle plus mais qui laissent des traces, comme une forme de nostalgie, pour les deuxième et troisième générations. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Dans ce film, six personnes évoquent le souvenir de langues qui ont bercé leur enfance. Ces langues ont un point commun, elles ont été écrites en lettres hébraïques et aujourd'hui elles s'éteignent mais la résonance des mots, des mélodies, des rythmes, des accents a laissé des traces qui continuent à œuvrer pour ceux et celles qui les ont entendues. C'est un film sur la mémoire des langues maternelles, leur culture et leur histoire, la présence de la Méditerranée et le brassage avec les autres histoires qui ont construit les Juifs. Line Amselem et Aldo Naouri sont empreints de nostalgie car ils parlent une langue, le judéo-marocain et le judéo-libyen, et aujourd'hui ils ont peu ou pas de locu-

teurs ! Ce qui est intéressant pour les deuxième (Anna Angelopoulos, Zohar Elmakias et Anat Pick) et troisième (Jonas Sibony) générations, c'est qu'il ne s'agit pas de la mort de la langue mais au contraire de ce qui reste vivant. C'est devenu un film non pas sur les langues qui meurent mais sur les mots qui restent vivants, vivants pour cette génération qui ne parle pas la langue mais qui a la langue à l'oreille. Ces mots qui restent - et à la fin, ce ne sont plus des mots mais des interjections, des bruits et des rythmes - ont permis à autre chose de surgir. Ils ont donné naissance à la recherche, à l'écriture ou à la musique. Pour

Anat Pick, les mots ont fait place à la musique. C'est l'intonation du dialogue entre sa mère et sa grand-mère qu'elle reproduit en forme de poésie sonore. Nous sommes habités et traversés par des choses qui nous échappent mais qui restent vivantes en nous. ■

La résonance des mots, des mélodies, des rythmes, des accents a laissé des traces qui continuent à œuvrer

